

THÉÂTRE →
LA PÉPINIÈRE

Cyrano

**JACQUES
WEBER**

Rêver n'est pas passer





D.R.

Zoom par Patrick Adler



Jacques Weber – Cyrano, rêver, rire, passer

La Pépinière Théâtre

Il est assurément tout cela à la fois, Jacques Weber. Il est l'incontournable Cyrano, personnage qui lui colle désormais à la peau. Où qu'il aille. Il nous offre du rêve, nous fait rire et passe en laissant un parfum agréable de nostalgie. Ce monument du théâtre va une fois de plus vous surprendre. A la fois Cyrano mais aussi spectateur et commentateur, il convoque ses souvenirs, décrypte le texte, interroge l'auteur. L'ensemble donne une manière d'"état des lieux" dans la relation qu'il a tissée avec son personnage fétiche. Amusant, surprenant et, comme toujours, brillant !

Vous vous attendiez peut-être à le voir jouer une énième fois Cyrano. Certes, il va vous en offrir quelques extraits avec son complice José-Antonio Pereira mais il se mue aussi en professeur qui n'aime rien tant que les explications de texte. Il l'annonce d'emblée : cette tirade des nez est trop longue, voire ridicule par certains côtés. Weber serait-il devenu sacrilège ? Non, mais son rapport dans la pièce, la part qui lui est faite est un peu exagérée et ne trouve pas de rapport direct avec l'intrigue. Pourquoi, de Cyrano, ne retient-on que cette tirade ? Le comédien chevronné remet les pendules à l'heure, donne son avis, prend du champ, s'amuse, traverse les époques, n'hésite pas à mêler à la pièce du Nerval, du Baudelaire et même Barbara et son "Dis, quand reviendras-tu ?" ou Dalida et ses "Paroles, paroles". Ce Cyrano qui l'a porté au firmament de la gloire, il lui doit tout mais à quel prix ? Ses presque cinquante années de scène, ses 500 représentations de Cyrano, il les survole, les raconte avec humilité, avec ce sourire malicieux qui vient d'emblée nous mettre dans la confiance. Car il sait créer du lien, ce grand homme qui promène aujourd'hui avec lenteur sa grande carcasse. Tout lui pèse peut-être mais tout lui est agréable, il invoque la mémoire qui pourrait lui faire défaut, comme les textes et les personnages qui se mélangent (Cyrano/Alceste, même combat ?). Pourtant, il semble apaisé et fier d'avoir gardé son âme d'enfant. Son complice José-Antonio Pereira lui donne la réplique, l'interroge. Tous deux s'extasient sur la force de frappe de la pièce qui concerne aujourd'hui encore tous les publics et est devenue universelle. Jacques Weber en sort la substantifique moelle : la rébellion, la vulnérabilité, cette peur panique du ridicule, ça lui parle comme la fragilité de l'acteur et la confusion de l'amour qui peut aller jusqu'à la sidération. Évoluant dans une scénographie très poétique - un banc, un arbre et des incrustations- vidéos -, ce n'est pas que Cyrano, c'est un spectacle autour de Cyrano où l'homme se livre. Beaucoup. Alors, on rêve, on rit. Il est passé. A l'instar de Rostand et son célèbre "A la fin de l'envoi, je touche"... ce géant aux pieds d'argile nous a touchés.

THÉÂTRE

Pied-de-nez

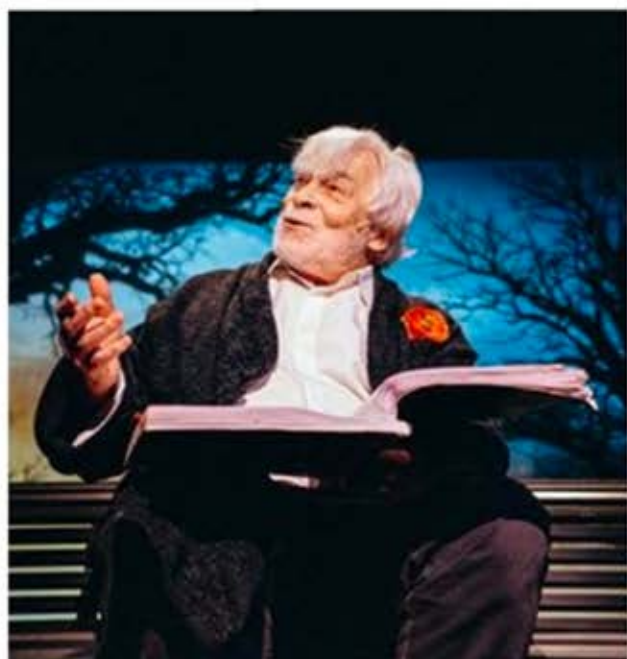
Jacques Weber est l'un des plus incandescents Cyrano de l'histoire et le plus bouleversant comte de Guiche. Sur la scène de La Pépinière, tel le maître pâtissier Ragueneau, le comédien concocte un savoureux mille-feuille en rejouant des scènes de la pièce d'Edmond Rostand, de manière parfois finement distanciée. Il nous raconte des anecdotes sur ses plus de 500 représentations à Mogador en 1983, sur l'adaptation cinématographique de Jean-Paul Rappeneau, sur l'authentique *Cyrano*, sur sa façon de juger la tirade du nez comme une « fanfare », ou sur la curieuse propension de certains spectateurs à rire sur le « Vous m'aimez ! » de Roxane. Et, comme toujours, à la fin de l'envoi, Weber touche. **R. M.**

CYRANO, RÉVER, RIRE, PASSER,

avec Jacques Weber et José-Antonio Pereira,

Théâtre La Pépinière, theatrelapepiniere.com

POINT
DE VUE



Dernière mise à jour : 6 févr.

FOUD'ART - Un banc public, un réverbère, quelques pigeons... et pourtant Cyrano surgit, immense. Jacques Weber revient au mythe comme on revient à un amour fondateur : avec nostalgie, malice, et une puissance de jeu intacte. Une création délicate, intelligente, vibrante, qui fait renaître Rostand sans jamais l'empeser.

Un décor minuscule pour un géant de théâtre

On pourrait croire à un simple dispositif de fortune : **un banc, un lampadaire, une ambiance de place publique** presque nue. Comme si Cyrano s'était échappé des planches pour venir s'asseoir là, au milieu de nous, entre deux battements du temps.

Mais c'est précisément ce dépouillement qui frappe : tout est fait pour laisser la place à la parole, au souffle, à la mémoire. Et à la présence. Car Jacques Weber ne "revient pas jouer Cyrano" : il revient **traverser Cyrano**.

Il ne reconstitue pas un spectacle. Il ouvre une porte.

Weber raconte Cyrano comme on raconte une vie

Le spectacle s'appuie sur un geste simple et bouleversant : Jacques Weber raconte son histoire avec Cyrano, qu'il a interprété dès 1983 au Théâtre Mogador. Plus de quarante ans plus tard, l'acteur ne vient pas faire un bilan. Il vient faire une offrande.

Il parle comme un conteur, presque comme un grand-père au coin du feu - sauf que les anecdotes sont **croustillantes**, les souvenirs **malicieux**, et la parole constamment traversée par l'urgence du théâtre : cette pulsion de jeu qui refuse de vieillir.

Ce n'est pas une conférence, ni un hommage muséal. C'est un dialogue intime entre un acteur et le rôle qui l'a construit. Et c'est là que le titre prend tout son sens : **rêver, rire, passer**. Le théâtre comme un art de l'éphémère, et comme une manière de tenir debout face au temps.

Le duo Weber / Pereira : complicité, miroir, étincelle

À ses côtés, José-Antonio Pereira est bien plus qu'un partenaire : il est l'autre battement du spectacle.

Il incarne ce personnage fascinant, à la fois répétiteur, ami, assistant, psy, habilleur... et surtout **déclencheur de parole**. Un "candide génial", un "naïf éclairant", celui qui pose les questions qu'on n'ose pas poser, et qui fait surgir les confidences.

Sa présence est déconcertante de naturel. Il ne joue pas "contre" Weber : il l'accompagne, le relance, le provoque doucement. Il agit comme un miroir vivant. Et très vite, la scène devient un terrain de jeu : **ils sont l'un, ils sont l'autre**, ils s'échangent les rôles, glissent dans les personnages, passent du récit à Rostand comme on passe d'un souvenir à une brûlure.

Cyrano renaît avec presque rien... et ça suffit

Et puis soudain, Rostand revient. Pas comme une statue. Comme un frisson.

Avec très peu de moyens, quelques extraits, quelques élans, quelques vers jetés comme des éclairs, ils font renaître un Cyrano vibrant de rage et d'émotion. Le texte surgit dans sa beauté brute, sans décorum, sans grand appareil, porté uniquement par la chair des mots.

Le spectacle devient alors une chose rare : **une traversée**. Une forme hybride, entre performance, théâtre dans le théâtre, récit autobiographique et fragments du grand répertoire. Un objet accessible, mais jamais simpliste. Abordable, mais d'une intelligence remarquable.

On ne regarde pas Cyrano : on le retrouve.

Jacques Weber, toujours magistral (et sans forcer)

Ce qui impressionne chez Weber, c'est cette manière d'être immense **sans jamais être dans la projection démonstrative**. Sa diction - si singulière, si reconnaissable - est une matière en soi : elle sculpte l'espace, elle impose le rythme, elle fait respirer la salle.

Il a cette façon de transmettre qui semble presque nonchalante... alors qu'elle est millimétrée. Tout passe par l'adresse, la vibration intérieure, l'art du silence. Weber n'a pas besoin d'en faire trop : il suffit qu'il parle, et le théâtre se remet à exister.

On sent l'âge, oui. Mais on sent surtout la puissance intacte. La joie de jouer. L'espièglerie. L'urgence. Et cette impression rare : celle d'être face à un acteur qui a tout vécu, et qui continue pourtant de s'émerveiller.

Un spectacle délicat, intelligent, profondément vivant

Cyrano, Réver, Rire, Passer n'est pas une reprise. C'est une confession scénique. Une lettre d'amour à Rostand. Un hommage au métier d'acteur. Une réflexion sur le temps qui passe, sur les rôles qui nous habitent, sur la mémoire qui revient quand on la convoque avec honnêteté.

Et surtout, c'est du théâtre au sens le plus pur : une présence, un souffle, un public suspendu.

Un banc, un réverbère, quelques pigeons...
et pourtant un Cyrano immense.

INFOS PRATIQUES

CYRANO, RÉVER, RIRE, PASSER

Avec : Jacques Weber, José-Antonio Pereira

Mise en scène : Christine Weber, José-Antonio Pereira

Adaptation : Christine Weber (d'après Edmond Rostand)

Costumes : Michel Dussarat • **Son** : Bernard Vallery

Lumière : Thibault Vincent • **Vidéo** : Nathalie Cabrol (assistée de Jérémy Secco) • **Scénographie** : Emmanuelle Favre (assistée de Pauline Stern)

Crédit photo Jonty CHAMPELOVIER

Théâtre de la Pépinière

À partir du 29 janvier 2026 (jusqu'au 29 mars 2026) • Mercredi au samedi à 19h - dimanche à 17h •
Durée : 1h20

FOUD'ART

Un immense acteur. Un grand texte. Et une leçon de théâtre en douceur.

Au Théâtre La Pépinière, à Paris, la confession mélancolique de Jacques Weber

Le comédien interprète, avec panache, « Cyrano, rêver, rire, passer », un spectacle inspiré par la pièce d'Edmond Rostand.

Par Joëlle Gayot

Publié hier à 18h30, modifié à 03h15 ·  Lecture 2 min.



Le Monde.fr

Jacques Weber, dans « Cyrano, rêver, rire, passer », d'après la pièce d'Edmond Rostand, adaptée par Christine Weber, au Théâtre La Pépinière, à Paris, le 28 janvier 2026. JONTY CHAMPELOVIER

Jacques Weber, c'est un tout. Un roc, un pic, un cap, bien sûr, une péninsule. Un être superlatif dont le public connaît l'insolente mèche blanche, le souffle qui cherche l'air au lointain, la voix qui tonitruie et puis se perd on ne sait où. Jacques Weber, c'est ce comédien immense qui se dresse sur la scène du Théâtre La Pépinière, à Paris. Et lorsqu'on dit immense, on ne parle pas seulement de sa taille de géant qui se plie en deux pour s'asseoir sur le banc déposé au centre du plateau.

Cyrano, rêver, rire, passer, texte écrit sur mesure par Christine Weber d'après *Cyrano de Bergerac* (1897), d'Edmond Rostand, furète de l'incarnation à son agile commentaire. L'acteur l'interprète avec, à son côté, la présence ailée et soutenante de son alter ego, José-Antonio Pereira. Moment d'une totale mélancolie, c'est un songe qui passe, méditatif, éclairé par les lueurs d'une vidéo automnale : paysages de froide campagne, arbres dénudés à la Beckett, crépuscule et spectre de Roxane qui marche dans l'image. Malgré sa douceur frileuse, cette représentation n'est jamais très loin des larmes.

La raison en est simple : c'est un spectacle sentimental, et même un spectacle amoureux que propose l'acteur. Il a été, il est resté fou de Cyrano, de la langue, des personnages. Tout l'exalte et l'enchanté, et même Montfleury (1608-1667), que le vrai Savinien de *Cyrano de Bergerac* (1619-1655) trouvait si mauvais comédien qu'il lui interdisait de jouer. « *Imaginez que la scène se reproduise, ici, à La Pépinière et qu'un acteur, n'importe lequel, vienne m'ordonner de quitter le plateau !* », s'amuse Jacques Weber.

Jouer et être

Cet amour pour la pièce, et, au-delà, cet amour du théâtre, l'interprète vient l'avouer au public dans une représentation qui est une confession. Un aparté qui a des airs de reddition : Weber ne se soucie plus de paraître. Jouer et être, c'est identique. Ce parcours-là est aussi celui qu'accomplit Cyrano, rendant enfin les armes devant Roxane, à l'heure de son agonie. Lorsque Weber parle du héros, il parle de lui et de son printemps qui s'enfuit. *Dis, quand reviendras-tu ?* : la chanson de Barbara se fait entendre, « *Dis, au moins le sais-tu ?* », le géant écoute en silence, « *Que tout le temps qui passe ne se rattrape guère* », l'émotion qui surgit n'est feinte, ni sur le plateau, ni dans la salle, « *Que tout le temps perdu ne se rattrape plus.* »

En 1983, l'acteur rencontrait le succès en chaussant le faux nez du Gascon. Jérôme Savary (1942-2013) signalait la mise en scène au Théâtre Mogador, à Paris. Dans *Le Monde*, la critique Colette Godard relevait que le héros n'était plus un « *Zorro qui fait rire* », mais « *un homme vulnérable et secret* ». C'était il y a près de quarante-trois ans : « *A l'époque aussi, il m'arrivait de tousser* », note, à La Pépinière, l'interprète pâle, bronchiteux, fragilisé, mais qui se souvient de tout et ouvre la porte vers les coulisses et leurs anecdotes : comment, un soir, il s'est trompé, déroulant les vers du *Misanthrope*, de Molière, sous le regard effaré de sa partenaire, ou comment, une autre fois, le public s'est esclaffé au pire moment : Cyrano mourait dans les bras de Roxane.

« *Et samedi, vingt-six, une heure avant dîner, Monsieur de Bergerac est mort assassiné.* » Weber prend son temps pour aller d'une réplique à l'autre. Parfois, il change de personnage sous le regard complice de son répétiteur, José-Antonio Pereira. Il devient Roxane. Femme ou homme, peu importe, le vers garde sa souplesse, ses bifurcations, ses caprices. Le comédien mime Louis de Funès pour amuser le public, murmure un poème d'Arthur Rimbaud (*Le Dormeur du val*) et c'est de circonstance.

Lorsqu'il s'égare du côté du *Roi Lear*, le plateau est une lande sauvage. Il entre et il sort de la pièce, il se balade. Cette promenade, car c'en est une, entraîne le spectateur dans la chair même de l'écriture. Chute verticale des phrases ou lignes horizontales qui ondoient, enlacent, touchent l'interlocuteur. La main de Jacques Weber caresse la courbe des alexandrins. On les voit flotter dans les airs, il les effleure de ses paumes. Quel panache. C'est si sensuel le théâtre.

§ *Cyrano, rêver, rire, passer*, d'après la pièce d'Edmond Rostand. Mise en scène : Christine Weber (adaptation) et José-Antonio Pereira. Avec

CYRANO, RÊVER, RIRE, PASSER



Article publié dans la *Lettre* n°632 du 18 février 2026

CYRANO, RÊVER, RIRE, PASSER. D'après Cyrano de Bergerac. Adaptation Christine Weber. Mise en scène Christine Weber et José-Antonio Pereira. Avec Jacques Weber et José-Antonio Pereira.

Personne ne peut ignorer Cyrano de Bergerac, chef-d'œuvre d'Edmond Rostand que l'on voit et revoit avec le même bonheur. Considérée comme la dernière grande pièce en vers de l'histoire du théâtre, elle défie le temps, toujours aussi moderne, parce qu'elle renferme ce qui fait l'âme, le comportement et les sentiments humains.

Jacques Weber interpréta Cyrano en 1983 et ce souvenir reste si cher à son cœur qu'il monte aujourd'hui sur scène pour nous signifier, dans une belle adaptation de Christine Weber, son appartenance à ce personnage mythique et la joie profonde qu'il ressentit en l'interprétant.

Dans un décor changeant fait d'arbres et d'oiseaux, il commente les scènes les plus emblématiques, celle du nez, bien sûr, «l'identité profonde de quelqu'un». Il s'attache à relever les sentiments de son héros pour Christian et Roxane, sa profonde amitié pour Le Bret, sa haine de Montfleury. Et il démontre que même si la langue française est atone, l'emploi des alexandrins et des octosyllabes la rendent magnifique. La versification fait briller le célébrissime «à la fin de l'envoi je touche», le trivial «tu t'es mis sur les bras beaucoup trop d'ennemis» ou le si romantique «moi je ne suis qu'une ombre et vous une clarté».

Accompagné par José-Antonio Pereira, Le Bret confidant, Jacques Weber célèbre les plus beaux monologues qu'il pare de quelques chansons: «Trois petites notes de musique», «Dis, quand reviendras-tu?» ou d'un poème, illustrant ainsi la mort de Christian par «Le Dormeur du val».

Le public enthousiaste se surprend à murmurer certains vers et il écoute nostalgique ce qui fait la beauté de notre culture et de notre langue. Rêver, rire et s'émouvoir avec Weber est un plaisir. *M-P P. Théâtre La Pépinière 2e.*



© Jonty Champelovier

CRITIQUES

Cyrano, rêver, rire, passer : Tout le panache de Jacques Weber

Dans un spectacle, conçu avec sa femme Christine Weber, le comédien raconte le chef-d'œuvre d'Edmond Rostand. Exposant les liens qui l'unissent à Cyrano, ce colosse aux pieds d'argile donne une masterclass de toute beauté sur la vie et le théâtre.



Marie-Céline Nivière
21 février 2026

Jacques Weber a été l'un des premiers à jouer la pièce d'Edmond Rostand lorsqu'elle est tombée dans le domaine public en 1983, dans la mise en scène de Jérôme Savary. Un rôle qui a marqué l'histoire autant que l'acteur. Il fut tout aussi un merveilleux de Guiche dans le film de Jean-Paul Rappeneau. Son approche de l'œuvre est presque viscérale. Le comédien connaît son sujet à merveille. Et il reste depuis l'un des plus beaux Cyrano du théâtre, un art auquel il déclare sa flamme. S'inspirant du spectacle créé en 2006, cette nouvelle version, plus intime, a gagné en puissance. Tels les meilleurs crus, il a été bonifié par vingt ans d'expérience de vie.

Sa plus belle histoire d'amour...

Cyrano n'est pas qu'un nez « qui le précède en tout lieu ». C'est un hâbleur, un bretteur, un poète, un amoureux malheureux, un soldat courageux, une grande âme. Il est un héros cher à nos cœurs. Ce personnage par sa diversité de caractère représente en lui-même tout ce qui constitue un comédien. Alors, dans ce condensé de la pièce, subtilement adapté par Christine Weber qui a conservé toutes les grandes tirades de la pièce, vont aussi surgir Lear, Alceste, Dalida et Barbara, des anecdotes d'une longue et belle carrière et des réflexions sur son métier d'acteur.

Un cabaret où les mots rayonnent

Sur le plateau, un banc, un réverbère et des pigeons, comme une image du vieux Paris. Si l'atmosphère est un brin nostalgique, esthétiquement elle fonctionne merveilleusement. En toile de fond, un écran, où sont projetées d'abord l'image d'un rideau de scène puis celles d'arbres passant les saisons, sous la lumière du jour et de la nuit. Celle d'un champ de bataille illustre la scène du siège d'Arras. Ce bel écran sert à merveille la mise en scène de Christine Weber et José-Antonio Pereira. Les passages entre le texte de Rostand et les césures intimes du grand Jacques circulent aisément.

Pour ce spectacle, pas question d'être seul en scène, il fallait un partenaire pour renvoyer les répliques, relancer une attention de jeu, briser les silences. José-Antonio Pereira, qui fut un très bel Edgar dans la mise en scène du *Roi Lear* de Jean-Luc Reval, incarne le répétiteur. Celui qui aide le comédien à travailler son rôle. Complice essentiel, il sera, entre autres, Le Brey, la Duègne, Christian... Jacques Weber est tour à tour lui-même, laissant exploser son rire si particulier, et ce grand cabotin de Cyrano. Passant avec panache de l'émotion à la drôlerie, il nous touche, au cœur !



© Jonty Champelovier

JACQUES WEBER : MON CYRANO À MOI



Le personnage de Cyrano est comme celui de Maigret. Chacun a le sien. Dans sa tête, à l'écran ou sur scène. Jacques Weber a marqué des centaines de milliers de spectateurs dans son interprétation à Mogador, dirigé par Jérôme Savary. C'était il y a quarante ans, mais c'est inoubliable. De son côté, le comédien bientôt octogénaire n'a pas oublié non plus ce rôle, l'un des plus beaux du répertoire français. Dans un exercice vertigineux qui emprunte à l'exégèse

littéraire, la réflexion philosophique et la mémoire personnelle (avec de très subtiles analogies ou digressions où l'on croisera Shakespeare, Molière ou Barbara !), Maître Jacques raconte son Cyrano. C'est parfois très drôle, toujours très juste. Le reprenant ou le paraphrasant, il assure que « *sur scène, je suis scène ; hors de la scène, je ne suis rien* » et qu'il « *aperçoit l'ombre de (s)on âge* ». Avec une honnêteté qui l'honore, il n'hésite pas à émettre des réserves sur le texte de Rostand, parfois inutilement lyrique, surchargé et piqueté de vers de mirliton (« *Ton nom est dans mon cœur comme dans un grelot* »). Broutilles, certes, au regard du reste. Sauf la tirade du nez, qu'il compare à « *un gros pâté* ». Quand on l'a si bien jouée 500 fois, on peut se permettre cette audace ! Mis en scène par sa femme Christine et José-Antonio Pereira, qui lui donne la réplique et du rythme au spectacle, Weber tourne autour de Cyrano, l'effleure, le caresse, le pique, le bouscule et, à la fin de l'envoi, touche le cœur du public. Avec panache, bien sûr !

Jean-Christophe Buisson

Cyrano. Rêver, rire, passer, avec Jacques Weber et José-Antonio Pereira, La Pépinière, Paris 2^e.



Cyrano, rêver, rire, passer, d'après Edmond Rostand, mise en scène Christine Weber et José-Antonio Pereira, au Théâtre de la Pépinière

« Etranges animaux à conduire que les comédiens ! » écrivait Molière pour lui-même dans L'Impromptu de Versailles. Etrange animal que Jacques Weber, bête de scène, parfois magnifique cabot, qui revient sur un rôle emblématique, Cyrano, joué voilà plus de quarante ans (dans une mise en scène de Jérôme Savary) et avec lequel il semble ne pas pouvoir...

« Etranges animaux à conduire que les comédiens ! » écrivait Molière pour lui-même dans L'Impromptu de Versailles. Etrange animal que Jacques Weber, bête de scène, parfois magnifique cabot, qui revient sur un rôle emblématique, Cyrano, joué voilà plus de quarante ans (dans une mise en scène de Jérôme Savary) et avec lequel il semble ne pas pouvoir ni vouloir en finir. C'est une leçon de théâtre, une leçon de vie, une vie de théâtre, qu'il transmet dans cette création intimiste où il reprend le texte de Rostand, les principales tirades, avec pour unique partenaire et confident José-Antonio Pereira, tout à tour Le Brey, Christian, la Duègne... Mais Cyrano, « cet homme des moins ordinaires » n'est pas seul sur le plateau, surgissent ainsi Alceste, Arnolphe, Lear... Parce que la prise d'un rôle est toujours alimenté par les strates d'autres rôles interprétés, d'autres personnages qui souvent, parfois, se répondent. Ainsi le comédien est-il tout et rien pour reprendre Jacques Weber en écho à Cyrano qui « fut tout et ne fut rien ». Reste le panache. Et de panache même dans cette reprise mezza-voce Jacques Weber n'en manque pas, jamais. Ce texte en alexandrin, en vers de mirliton étonnement brillants,

Jacques Weber nous le décortique minutieusement, une analyse d'une grande finesse où il ne s'agit pas simplement de dire le texte mais d'exprimer son essence, le suc qui alimente l'interprétation et qui passe inévitablement par la compréhension du vers, sa construction et le choix lexicale qui ne doit naturellement rien au hasard qui oblige l'interprète, voire le guide, lui ouvre la voie de l'interprétation. La scène du duel ? une variation où Jacques Weber jouant sur le simple « je touche » lui offre ici une saveur insoupçonnée. La scène des nez ? « Un pâté » qui tombe inopinément dans un acte virevoltant et lui coupe son élan. La scène du balcon, cette déclaration d'amour bouleversante rompue par cette césure brutale de Christian, « un baiser » ?, une trouvaille stylistiquement audacieuse et surtout un apport dramaturgique d'une formidable inventivité. Et de l'importance du e muet aussi et là Jacques Weber en appelle au génie de Racine et sur deux vers de Bérénice (« Que le jour recommence, et que le jour finisse / Sans que jamais Titus puisse voir Bérénice ».) Une vraie leçon magistrale donnée sans forfanterie ou la technique, comprend-on, l'importance de la diction et la maîtrise du souffle, lui qui ce soir semblait le chercher (mauvaise bronchite ?), importe davantage qui entraîne, induit, naturellement, dans la tragédie, l'interprétation et vous dispense de tout psychologisme.

UN FAUTEUIL POUR L'ORCHESTRE



Ainsi le texte de Rostand est joué, dit, avec superbe mais comme concentré et nourri d'une vie de théâtre. Pas d'effet, plus d'effet inutile, mais au contraire une intériorité déroutante – la scène du balcon pour exemple où il joue aussi le rôle de Roxane – qui tient plus aujourd'hui de l'ordre du songe ou de la méditation que de l'interprétation. Et parce qu'il prend le temps entre chaque vers et répliques, chaque mot pesé et posé avec délicatesse, comme une caresse, un effleurement, le spectateur se retrouve soudain projeté au cœur même de l'écriture de Rostand et l'on comprend soudain combien Jacques Weber ne pouvait qu'être amoureux d'un tel personnage si éminemment théâtral et pour lequel la langue, tout aussi superbement théâtrale, revêt tant d'importance.

Jacques Weber n'a plus l'âge du rôle mais il en possède désormais la quintessence. Ou Cyrano rejoint Lear et du « qui suis-je ? » de ce roi perdu dans la lande glaciale on ne sait plus vraiment s'il s'agit de Cyrano, de Lear même ou de Jacques Weber. Sans doute est-ce là le véritable paradoxe de tout comédien, en dépit de Diderot, où jouer c'est être. Ça ne manque pas d'humour non plus qui convoque Dalida (parole, parole), ou encore, moment d'émotion non feinte, Barbara (Dis quand reviendras-tu ?), pour des sous-textes qui en disent davantage et nous dispensent d'explications laborieuses. Plus loin Rimbaud surgit à l'évocation de la bataille d'Arras, et Le Dormeur du val, devenu épitaphe rend hommage superbement à la mort de Christian. Jacques Weber ne résiste pas non plus à l'anecdote, aux souvenirs cocasses qu'attendent naturellement tout spectateur. Une confusion entre deux rôles, où Alceste se substitue à Arnolphe en pleine représentation, le rire incongru de spectateurs à l'agonie de Cyrano...

« (...) Quand je vis, je ne me sens pas vivre. Mais quand je joue c'est là que je me sens exister (...) » écrivait Antonin Artaud. C'est tout le drame de Cyrano et explique sans doute, à l'écoute de cette création, ce pour quoi Jacques Weber ne semble pas en avoir fini avec ce personnage qui le ramène à sa condition de comédien, le définit sans doute, « être tout et n'être rien ». Cyrano ou le portrait, le double de Jacques Weber.

Nathalie Simon

En ce début d'année, Patrick Bruel, Clémentine Célarié, Jacques Weber ou Évelyne Bouix sont présents dans des pièces attendues. Voici ce que « Le Figaro » en a pensé.

■ « Cyrano, rêver, rire, passer »

Si nous faisons encore confiance à notre mémoire, les premiers mots de Jacques Weber - on entrevoit, dans l'ombre, son imposante silhouette - doivent être à peu près ceux-ci : « (...) *Dans la nuit qui me précède, j'ose être enfin moi-même. Et j'ose... Où en étais-je ? Je ne sais. Tout ceci, pardonnez mon émoi, c'est si délicieux, si nouveau pour moi d'être sincère (...)* » Belle introduction, n'est-

ce pas ? La voix traverse la salle, mots susurrés sur la trompette de Miles Davis, *Kind of Blue*. Il faut tendre l'oreille. L'oreille comme l'œil s'habitue à la nuit. Alors Weber s'impose dans la lumière. Il poursuit sur la peur d'être raillé comme son bon vieux Cyrano, cette ombre au matin marchant derrière lui, surgissant le soir à sa rencontre. La première fois, c'était le 3 octobre 1983, au Théâtre Mogador. Aujourd'hui, plus besoin de se faire poser le fameux nez. L'appendice fait partie de son corps, de sa carrière. *Rêver, rire, passer*, de Christine Weber, est un spectacle impressionnant. Il s'agit d'une adaptation libre de la pièce de Rostand, puisqu'elle nous conte deux histoires parallèles. Celle de Cyrano et celle de Jacques Weber jouant Cyrano. Cyrano ou « sa vie dans la sienne ». Sur la scène, un banc. Sur le banc, un pigeon. Un réverbère. Au fond un écran où défilent paysages, pluie, rayons de soleil, feuilles poussées par le vent. Soudain apparaît un camarade de jeu. Il s'agit de José (José-Antonio Pereira), qui cosigne la mise en scène avec Christine Weber. José est à la fois le répétiteur de Jacques/Cyrano, l'ami, l'habilleur, l'assistant, le psy. L'élève aussi, lorsque Jacques lui donne une leçon d'alexandrins ou d'octosyllabes et c'est sans doute dans ces moments que Weber se révèle un grand comédien pédagogue. Le spectateur, muet, devient statue de sel. La tirade du nez, la scène des « non merci » et celle du balcon sont les trois caps de cette traversée que nous n'oublierons pas.

Au Théâtre de la Pépinière (Paris 2^e), jusqu'au 28 juin.